

Je vous en supplie, mademoiselle, dit à son tour Germain avec un sourire qui me navra ; plus j'aurai ma raison, plus je me hâterai de partir.—Mais, monsieur, m'écriai-je, et votre mère, et votre sœur ! —Grâce aux bontés du ministre, reprit Germain, et aux excellents amis que j'ai trouvés, ma mère et ma sœur n'ont plus besoin de moi. Elles se retireront dans un couvent, et elles y seront heureuses.—Heureuses, monsieur ! lui dis-je, quand vous ne serez plus là, quand vous habitez un pays où il y a la fièvre jaune ? —La fièvre jaune est une vieille connaissance, continua-t-il, et il y a d'autres fièvres à Paris auxquelles je suis moins habitué. J'ai besoin du désert. —Folie ! folie ! répéta M. de Tourmagne ; et encore, si c'était une folie de savant... —Mais ce n'est pas autre chose, interrompit Germain. —Non, s'écria M. de Tourmagne, c'est une folie de jeune homme ! Ne comptez pas sur moi pour vous aider à la faire. Vous n'avez nul besoin d'aller en Egypte. —Pourvu que je quitte Paris, dit Germain, tout m'est indifférent. J'ai aussi bien affaire au Bengale, et je m'arrangerais même d'un tour du monde.—C'est donc à Paris que vous en voulez ? lui demandai-je.—Je crois, répondit-il, que c'est Paris qui m'en veut. Je n'y fais rien qui vaille, et je tombe dans la misanthropie. Ainsi, monsieur de Tourmagne, je vous en conjure, voyez demain le ministre.—Tenez pour certain que je n'en ferai rien, dit M. de Tourmagne, et que je vous contrecarrerai si je le peux.—Mademoiselle, reprit Germain, j'invoque votre crédit auprès de M. le comte ; sollicitez-le pour moi. —Non, certes ! m'écriai je ; comment Mme Darcet pourrait-elle me le pardonner ?

En ce moment on forma une nouvelle contredanse. Personne n'avait invitée, et il fallait quelqu'un pour compléter un quadrille. Je cherchai des yeux un danseur et une danseuse. N'en apercevant pas, j'offre la main à Germain stupéfait, et je l'entraîne à la place vide, le priant, le plus gaiement que je pus, d'excuser la nécessité. — Dans tout Paris, me dit-il, vous n'auriez pas découvert plus indigne danseur.—Et je ne doute point, ajoutai-je, que cet accident ne vous fasse désirer plus vivement de nous quitter. — Je répondrais oui, dit-il, si je pouvais expliquer ma pensée.—Expliquez-la, Monsieur.—Permettez-moi de n'en rien faire, mademoiselle ; ce serait une dissertation.—Du reste, poursuivis-je, il me paraît très-naturel qu'on haïsse le monde.—Mais, répondit Germain, je ne le hais point. Seulement les choses n'y sont pas telles que je voudrais les voir, et comme je n'y peux rien, je m'éloigne d'un spectacle dont j'ai la faiblesse de m'affliger.—Et vous vous éloignez sans regret ? dis-je. — Non, reprit-il, je m'éloigne sans dépit. C'est peut-être moi qui ai tort, et le monde qui a raison. Nous ne jugeons pas de la même manière, voilà tout."

Nous ne prononcions pas le nom de M. de Sauveterre, mais la figure et le faux brillant du vicomte étaient au fond de cet entretien, et nous le sentions tous deux. Je poursuivis, poussant toujours Germain, qui cherchait toujours à m'échapper, quoique peut-être cet acharnement ne lui déplût point.

"En quoi différez-vous avec le monde ? lui dis-je. — En quantité de choses, répondit-il.—Je voudrais bien les connaître.—Je me garderai bien d'en dire le compte, Mademoiselle. Je ne veux pas, quand je vais partir, vous laisser une mauvaise opinion de mon goût, et je craindrais que mes répugnances ne blessassent vos sympathies.—C'est-à-dire que vous croyez connaître mes sympathies... Eh bien, vous vous trompez, monsieur ; et moi, qui connais vos répugnances, je vous assure qu'elles ne me blessent aucunement."

"Non ! continuai-je, tandis qu'il me regardait fort étonné, je n'ai aucun goût pour ce clinquant applaudi qui offense

votre raison, je ne me plais nullement à ces frivolités qu'on admire, je ne suis pas un instant éblouie ni charmée par ce babil qui semble triompher partout, et la patience que je veux montrer quand tout cela passe sous mes yeux, vient moins encore peut-être d'une soumission nécessaire aux lois du monde, que du secret mépris que j'en fais.—Vraiment ! s'écria Germain. Ah ! je suis heureux de vous l'entendre dire, et oserai-je ajouter que je l'avais quelquefois soupçonné ? Mais vous êtes seule peut-être ici à penser de la sorte.—Eh bien, dis-je fièrement, n'est-ce pas quelque chose ? —C'est tout, murmura Germain ; ce serait tout..."

Je feignis de ne l'avoir point entendu, et je continuai. "Mais je ne suis pas seule ; et sans nommer M. de Tourmagne, que vous n'accuserez point de méconnaître le vrai mérite, beaucoup de personnes, parmi celles qui nous entourent, ma tante la première, si on les consultait sérieusement, diraient comme moi qu'elles ne se trompent guère au vain éclat qui les amuse. Leur esprit lui accorde un sourire, quelquefois un sourire de compassion ; elles réservent leur estime, leur sympathie, leur cœur, au mérite réel. Le monde n'est pas si fou que vous pensez.—Et moi, reprit Germain, je ne le pense pas si fou que vous croyez. Le faux esprit, dont je veux admettre qu'il fait peu de cas, est comme la mousse qui pousse sur les rochers. Il y a sous cette mousse des choses solides, ce qu'on appelle un nom, une position ; que sais-je ? C'est à cela que le monde accorde son estime, et de puissantes raisons l'y autorisent. En somme, il peut croire qu'on bâtit un avenir sur un vieux nom mal porté, comme on bâtit un château fort sur un rocher stérile.—Oui, répliquai-je ; mais ne lui attribuez pas la simplicité de prendre le roseau pour un bâton, et de voir un rocher où il n'y a qu'un vieil amas de poussière. Aucune prévention ne fait fi de la terre qui porte des arbres, et des arbres qui donnent des fruits.—Mademoiselle, me dit Germain, vous êtes plus indulgente que moi, et par conséquent vous êtes plus sage. En vous écoutant, je sens que j'ai tort. Mais que vous dirai-je ? Mon âme est pleine d'ennuis et d'inquiétudes, et ne veut pas être rassurée. Que ce soit la faute du monde ou la mienne, c'est dans le monde que j'ai contracté ce malaise inconnu. Il importe que je m'en délivre, voilà ma dernière raison, et elle est invincible. Je me suis fourvoyé : la place d'un pauvre ouvrier comme moi n'est pas au milieu de vos splendeurs. J'y ressens des alarmes dont je rougis. Dans la solitude des forêts, au fond des déserts, j'ai entendu souvent, la nuit, les lions rugir autour de mon bivouac. J'étais presque seul, sans défense ; je ne savais pas si je reverrais ma mère, si seulement je reverrais le jour ; et je n'ai pas éprouvé les frémissements avec lesquels j'écoutais tout à l'heure ce piano qui nous fait danser. Je n'avais jamais rencontré un obstacle qui m'arrêtât : les obstacles sont sans nombre ici ; ils me font, à chaque pas, sentir le ridicule de mon ambition et l'imminence de mon impuissance. Je n'avais jamais envié le sort d'aucun homme : il y en a maintenant que j'envie et je murmure contre le sort, pourtant meilleur, que Dieu m'a fait. Je perds la raison ; il faut que je m'en aille. Le ciel d'Orient n'a pas pour moi les souffles funestes qui passent dans cet air embaumé. Il me rendra le calme nécessaire à l'étude, et désormais plus sage que je n'ai su l'être, j'éviterai de compromettre ce que j'aurai pu ressaisir. Ainsi, mademoiselle, je vous dis donc adieu. Je pars avec le chagrin de vous avoir découvert ma folie, mais j'ai la joie d'emporter votre image. Souvent, loin de ces spectacles où mon âme s'est troublée si déplorablement, je me souviendrai que vous êtes heureuse, et que votre bonheur est l'œuvre de la raison unie à la piété. A cause de ce souvenir, je pardonnerai au monde tout le mal qu'il m'a fait."

(A continuer)